

*Jacqueline.*—Tenez, ce que vous dites là, mamzelle, a bien du bon sens; et ça me raccommode avec vos habillements qui m'avaient un peu choquée, moi qui, comme vous voyez, m'en tiens aux anciennes façons. Et quoique ce que vous avez dit des couleurs me semble assez drole, à moi qui croyais que chacun devait seulement suivre son goût sans s'occuper de rien, je vois bien que c'est ce qui fait qu'il y a des personnes qui me paraissent abominables, tandis que d'autres, avec les mêmes choses, ont une belle apparence. Mais tenez, voici mon frère qui arrive avec plusieurs de ses amis; tandis qu'ils vont mettre leurs chevaux à l'étable, nous allons passer dans ma salle de compagnie à moi, et leur laisser la cuisine. C'est tout ce qu'il leur faut à ces hommes. Ça fume, ça crache partout. Et puis leurs boîtes de bœuf toutes grassées tachaient mes catalogues. Et puis, Bonsens va leur faire encore ses sermons d'ordinaire, et ça m'enrage assez! Il n'y a que pour lui à parler. Entrez donc, mamzelle Module, et mettez vous tous contre le poêle. Je vais mettre ce gros capot sur le dossier de votre chaise pour vous garantir de l'air, vous êtes si délicate. Dans ce monde il faut se soigner, on n'a que sa pauvre vie. Ce boingre de Quenoche, je crois qu'il va avoir une fière chance, une bonne petite femme comme vous.

*Module.*—Oh! mademoiselle Jacqueline! que voulez-vous dire?

*Jacqueline.*—Je dis ce que je dis, j'ai des yeux pour voir et je vois ce que je regarde; mais comme on dit, vous n'êtes pas ici à confesse. Tenez, regardez comme il rit ce Quenoche, et vous même, vous n'êtes pas si palotte, allons, allons, il n'y a pas de mal à ça, et quand on se convient et qu'il n'y a pas d'empêchement, on fait bien d'en finir. Quand j'étais jeune, mais je vous conterai cette histoire-là une autre fois, et vous qui me paraissez sensible, vous comprendrez mon chagrin. Allons, je suis folle de penser à cela, je vous ai demandées à venir passer une petite veillée, pour nous amuser et non pas pour vous faire pleurer. Sauvons-nous, voici les hommes qui rentrent; laissons les à leurs pipes et à leur politique.

Pétrus entre avec d'autres voisins et Bonsens qui les a fait passer devant lui.

*Pétrus.*—Je vois, Androche, que tu l'en

trouves bien d'avoir suivi mon conseil. Te voilà avec quatre beaux cochons dans le saloir de plus de trois cents la pièce et tout de cette année, et qui coupent gal (montrant sa main étendue.) Ils l'ont pas coté autant qu'un seul de toi, ancienne race que tu mettais deux ans à engraisser. Eh! bien, il en est ainsi pour les vaches et pour les moutons. Fais encore un sacrifice et tu ne t'en repentiras pas.

*Androche.*—C'est bien vrai; mais tu sais que c'est dur pour nous autres d'abandonner ce qu'on a vu faire de tout tems par nos pères et nos grand-pères. Il faut bien de l'argent pour faire ces expériences; et si ça manque, c'est perdu, on fait rire de soi et personne ne nous en donne.

*Jérémie.*—Oui, c'est comme moi. Je me suis tristement fait attrapper par cet homme qui est venu me conter un tas d'histoires. Il m'a fait bouleverser ma terre; m'a fait acheter cinq ou six quarts de poudre d'engrais, et au lieu d'avoir une meilleure récolte, jamais je n'en ai eu de si maigre. On ne m'y reprendra pas de sitôt avec les prétendues améliorations, allez; nos grand-pères savaient bien ce qu'ils faisaient.

*Bonsens.*—Oui, certainement que nos grand-pères savaient bien ce qu'ils faisaient. Mais de leur tems la terre était neuve et donnait de bons produits sans de grands soins, parcequ'elle n'était pas fatiguée. Et puis ils passaient la moitié de leur tems à faire la guerre aux sauvages, puis aux anglais, puis aux Bostonnais; ils n'avaient pas le tems de s'occuper d'améliorer leurs races d'animaux ou leur culture, et puis ils défrichaient des terres qu'ils prenaient en bois debout. Loïn d'être aussi stationnaires qu'on se plaît à le dire, ce sont eux qui, d'une terre sauvage que le roi de France, leur maître, appelait des arpents de neige, ont fait l'un des plus beaux pays du monde. Ils lui ont fait faire de grands progrès. Eh! bien, si nous ne voulons pas périr, il nous faut les imiter véritablement, non pas en conservant les choses comme ils nous les ont laissées, mais en les perfectionnant comme ils l'ont fait eux-mêmes. Voyez-vous, nous sommes entourés de gens qui ne sont jamais contents et ne peuvent rester tranquilles. Il nous faut donc faire comme eux, et tâcher de les suivre si nous ne voulons pas devenir leurs domestiques, leurs scieurs de bois